

RENCONTRE AVEC LOUIS BENECH

Paysagiste à la mode ? Louis Benech s'en défend avec la modestie de ceux qui se frottent aux éléments, mais les faits sont là. À son actif, plus de deux cents parcs et jardins, publics et privés, en France mais aussi à l'étranger, car il a, dit-il, un immense plaisir à changer de terrain et de climat. Aujourd'hui, il termine les jardins de l'hôtel *Trianon Palace*, à Versailles, aidé par une équipe de dix personnes. Demain, il retournera en Grèce, au Panamá, au Portugal ou au Maroc... À moins qu'il ne soit tout simplement dans le Sud-Ouest.

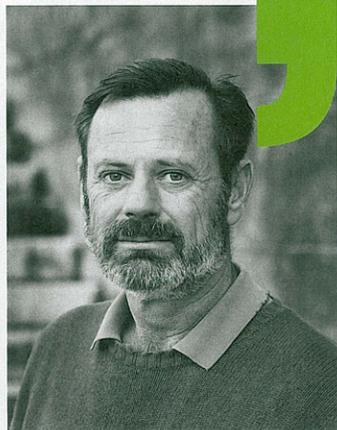
Il a grandi entre un père architecte et une mère passionnée de plantes. Sa maîtrise de droit en poche et après un stage dans une pépinière bretonne, il traverse la Manche pour devenir ouvrier agricole dans la célèbre maison Hillier, en Grande-Bretagne. Une expérience fondatrice. Paysagiste depuis 1985, il s'installe à Paris en 1990. Le réaménagement des jardins des Tuileries (réalisé avec Pascal Cribrier et François Roubaud) assure sa notoriété. Il y aura ensuite ceux de l'Élysée et du Futuroscope de Poitiers, la roseraie du Pavillon des roses à Saint-Petersbourg, les parcs historiques des châteaux de Fange ou de Villandry...

PROPOS RECUEILLIS PAR
CATHERINE BÉTOIER
PHOTOS: MIST THORPE

Les grands noms du CAC 40 comme Axa, Suez, Hermès ont également fait appel à lui, sans oublier les particuliers dont il préfère taire le nom. Auteur de plusieurs ouvrages, il revendique une vision classique, voire conventionnelle, du jardin, même s'il estompe les genres et s'amuse à bousculer les perceptions pour mieux abolir la réalité.

SÉRIE LIMITÉE • Jardinier, botaniste, paysagiste, comment vous définissez-vous ?

LOUIS BENECH • Je pourrais bomber le torse lorsqu'on me qualifie de botaniste, mais je ne le suis pas. J'ai trop de respect pour les vrais. Je connais sûrement plus de végétaux, les genres, les familles que la majorité des gens et je sais à peu près retrouver mes petits quand je me promène. Mais je ne les connais en aucun cas d'une façon scientifique. Et, comme dans beaucoup de domaines, plus on en sait, plus on sait qu'on ne sait pas grand-chose. J'ai toujours dit que je n'aimais pas le mot paysagiste parce que je ne



Je minimise l'artifice et la sophistication. J'essaie de réparer et de reprendre le paysage. »

rosiers et plantes à feuillage pourpre, que l'on ne trouve pas à l'état naturel et qui résultent d'une sélection de l'homme. Enfin, parce que l'endroit est très beau, j'ai essayé de « s'ingérer » la nature, en créant un paysage juste. Mais quelqu'un qui débarquerait la première fois dans cet endroit pourrait se dire « il n'y a pas de jardin ». Pour tenir compte des questions d'entretien, j'ai conservé la connotation agricole du terrain en préservant de la vigne située à ses extrémités. Le vert de la feuille est très tendre et contraste avec le côté brûlé et sec de la nature grecque.

S.L. > C'est une vision très proche de la nature ?

L.B. • Oui, la nature est ma source d'inspiration. J'essaie de respecter le paysage et, dans les lieux marqués par la présence de l'homme, de tenir compte de ce qu'était le site dans ses vies précédentes. D'en maintenir la justesse. J'ai aussi créé des endroits où la main de l'homme n'est pas censée être intervenue, comme des garrigues ou des prés, et où les espèces que je plante se fondent très rapidement dans le terrain. L'important, c'est de donner l'impression que ce que l'on voit a toujours été là. J'ai la chance de travailler en France mais aussi à l'étranger. Ma joie, lors de ces déplacements, est de me servir des végétaux locaux dans leur propre environnement. De nombreuses plantes ne sont jamais aussi belles que dans leur habitat naturel. Je milite contre les arrosages intempestifs, les surstatements, la surperfusion. On génère déjà trop de besoins sans aller en créer d'autres là où ce n'est pas nécessaire.

fait pas de paysage mais des jardins. Mais j'ai constaté qu'employer le terme jardinier passe pour un snobisme. Quoi qu'il en soit, dans la plupart des jardins que je réalise, je minimise l'artifice et la sophistication. La plupart du temps, j'essaie de réparer et de reprendre le paysage, de le recoudre.

S.L. > Comment concevez-vous cette intervention ?

L.B. • En prenant le temps de regarder, de comprendre, de capter l'intelligence du lieu, son histoire. En trouver les points forts. Ensuite, je tiens compte des gestes, des habitudes que l'on peut avoir dans un jardin. On s'y tient, on s'y assoit très différemment de ce que l'on fait à l'intérieur. Je prends aussi en compte dans la conception du jardin la capacité qu'aura son propriétaire de correctement l'entretenir, avec ou sans l'aide de jardiniers par exemple. En ce moment, je travaille en Grèce, où les étés sont très chauds, dans une maison que j'ai dotée d'un jardin évoquant la sensation de fraîcheur. Il est situé à l'ombre et l'impression est renforcée grâce à l'utilisation d'arbres à feuillage très léger que j'ai plantés. Pour l'autre partie du terrain, située au sud, j'ai opté pour une composition plus sophistiquée avec



Le jardin reste un bastion de résistance, ancré dans la vie ordinaire, dans les biorhythmes humains. »

S.L. > Environnement, climatologie justement...

L.B. > Évidemment, je fais attention, ça me semble être le B.A.BA de mon métier, mais je n'ai pas envie de jouer les donneurs de leçons. J'ai toujours été parcimonieux avec la chimie, même à l'époque où l'on en utilisait beaucoup. Je suis respectueux de l'environnement. Quand j'ai travaillé en pépinière, en Angleterre, j'ai été choqué par l'emploi massif de cochonneries chimiques. C'est aussi là que, pour mémoriser les plantes d'une façon sensorielle et sensorielle, j'ai appris à goûter à peu près toutes les feuilles que je voyais. Un jour, alors que j'étais en train de manger un rumex – une mauvaise herbe qui appartient à la famille de l'oseille –, je me suis fait traiter de fou car elle venait d'être pulvérisée au désherbant. Je n'en suis pas mort, mais je suis resté terrifié par la chimie. Je veux bien croire que la climatologie change, mais ce sont surtout nos mœurs qui ont changé. À l'époque de la réfection des jardins des Tuileries, nous avons soulevé le problème de l'eau. On nous a ri au nez, mais c'était il y a quinze ans. Les mentalités ont beaucoup évolué. Aujourd'hui, c'est un argument auquel tout le monde est sensible.

S.L. > Ou'est-ce qu'un jardin contemporain ?

L.B. > Pour moi, le jardin est une véritable trêve, un havre protecteur dans un monde où, même si c'est un lieu commun de le dire, tout s'est accéléré. Le jardin reste un vrai bastion de résistance, ancré dans la vie ordinaire, dans les biorhythmes humains. Il fait lien entre la vie et nous, sans mots, sans « grossièretés ». Il vit avec les saisons et il y a des aléas, les intempéries sur lesquelles le jardinier n'a guère de prise. On n'a pas encore réussi à faire pousser les arbres plus grands, il n'y a pas eu de révolution technique majeure ayant des incidences sur le jardin...

S.L. > Posséder un jardin, c'est un luxe ?

L.B. > C'est un luxe parce qu'il est clair que cela représente une dépense. Mais au-delà de l'aspect financier des choses, on peut aussi faire un jardin merveilleux sans moyens mais avec du temps. Par exemple en récoltant des graines. Avoir un jardin est une nécessité humaine. Que certains aient la chance de pouvoir se l'offrir, c'est formidable, mais cela reste un plaisir auquel tous devraient pouvoir accéder.

S.L. > C'est ce qui vous conduit à intervenir aussi pour des HLM ou des hôpitaux ?

L.B. > Même si c'est rare, il m'arrive effectivement de faire – bénévolement – des jardins pour des HLM ou des hôpitaux. C'est probablement un peu naïf de ma part, mais je pense que cela peut aider les gens qui sont dans une peine, dans une souffrance, dans des interrogations... Alors si je peux faire quelque chose, je le fais avec plaisir. Pareil pour les maisons de retraite. Si les soirs de vie se passent sans que l'on ait

la possibilité de voir une chose aussi simple qu'un rayon de soleil traverser une feuille, l'existence se désincarne dans le sens le plus premier du terme.

S.L. > Comment travaillez-vous avec les architectes ?

L.B. > C'est très curieux parce que les deux métiers ont des parallélismes et des nécessités de travailler ensemble, justement, mais ils restent totalement différents. Dans 99% des cas, les relations avec l'architecte se passent bien, mais il m'est arrivé d'avoir des heurts. Quand on me dit que mon travail s'apparente à de la déco, je réponds tant mieux. Moi, je ne le prends pas comme une insulte, c'est déjà pas si mal. Il m'arrive d'avoir des réflexions d'« urbaniste » parce que j'adore la ville, mais je comprends mal son développement, son organisation spatiale et sociologique. Dans une ville, le jardin fait partie de la qualité de vie des gens. Et donc, là aussi, je peux avoir un avis à donner sur la ville. J'ai besoin d'une rue qui ait la taille d'une rue, d'un café qui ait la taille d'un café... Ce n'est pas forcément un refus du gigantisme, parce qu'à New York ça fonctionne très bien. Dans les rues, les arbres sont grossièrement petits par rapport à la taille des immeubles, mais on ne se sent pas mal. En revanche, je ne sais pas comment l'idée du « grand ensemble » a pu traverser l'esprit des gens à un moment ! Aujourd'hui, j'ai un petit peu plus de bouteille, j'essaie de dire gentiment, avec plus de grâce et de courtoisie, ce à quoi je tiens. On m'a demandé de rejoindre une des équipes qui va concourir sur les villages de demain autour de Paris. J'ai des idées claires, mais je ne sais pas encore comment les mettre en musique.

S.L. > Vous avez pourtant l'expérience du jardin public.

L.B. > Quand je travaille dans des jardins publics, j'essaie toujours de faire en sorte que les gens se les approprient le plus possible. Faire en sorte que les promeneurs ou ceux qui y passent du temps et viennent s'y assoier aient le sentiment que le jardin leur appartient un peu, même s'ils n'y sont pas tout seuls. Ce n'est pas un bout de ville planté mais un lieu où les codes urbains diffèrent. Le jardin est un endroit où il y a moins de bruit et où aussi je trouve

qu'il doit y avoir moins de lumière. L'arbre, la douceur végétale redonnent une dimension plus humaine.

S.L. > Ressentez-vous les effets de mode ?

L.B. > Des clients, qui ont les moyens de consommer du luxe, se reportent aujourd'hui sur des choses plus tangibles comme les jardins. J'ai fait des bêtises en voulant absolument répondre à des caprices. J'ai, par exemple, replanté un jardin avec des espèces plus grandes pour faire plaisir à un client alors que je savais qu'avec deux sous de patience, tout ce que j'avais semé allait pousser. Et pour finir il a vendu ! Mais j'essaie de comprendre un caprice exprimé, de voir à quoi il correspond pour en garder le fond. En matière de jardin, même si c'est le lieu qui dicte les grandes lignes, le commanditaire a son importance.

S.L. > Et le temps ?

L.B. > J'ai été le jardinier d'un monsieur qui était déjà très vieux quand j'ai commencé à travailler pour lui. Sa première réflexion, lorsque j'ai semé des arbres, a été de dire : « Je n'en profiterai jamais. » Puis quand ses sorbiers ont commencé à fructifier, il s'est réjoui non seulement de pouvoir en profiter mais d'imaginer que ses arrière-petits-enfants en feraient autant. Ce qui est merveilleux, dans le jardin, c'est qu'on travaille à plusieurs vitesses. En six mois, on peut donner un plaisir instantané avec des plantes qui permettront d'attendre l'arrivée des vivaces à qui il faudra deux ans pour prendre leur vitesse de croisière et qui, à leur tour, feront patienter pendant la phase de croissance des arbustes ; il leur faut de l'ordre de quatre années pour prendre suffisamment « de joues »... C'est exactement comme dans la vie. Nous sommes tous de fibres et d'essences différentes. Il y a tout dans ces univers de vie, dont on n'est pas totalement maître, une dimension spirituelle. Ce qui nous a été donné me fascine. Je fais un métier curieux, car je suis remercié pour ce dont je ne suis pas responsable.

S.L. > Un jardin secret ?

L.B. > Le je ne possède pas de jardin. Je ne jardine presque plus et pourtant j'aime vraiment cela. Être à quatre pattes pour désherber me remplit de joie. Je me recalle, je revaisse d'une façon extrêmement heureuse... Être un peu seul, égoïste, c'est exquis. J'ai voyagé avant même de commencer à voyager grâce aux plantes. J'ai toujours eu envie de savoir d'où elles venaient, comment elles poussaient dans leur habitat naturel. Je me pose moins de questions aujourd'hui. Je sais quelles espèces, quelles essences vont bien ensemble visuellement et aussi sociologiquement. Je suis sur une terre d'artifice, je n'ai pas envie de me justifier mais juste de continuer. ■■

DE LA ROYAL SOCIETY OF HORTICULTURE AU DOMAINE DE COURSON

Cofondateur du Conservatoire des collections végétales spécialisées et membre de la Royal Horticultural Society et du Worshipful Company of Gardeners de Londres, Louis Benech fait partie de ceux qui ont redonné aux Français l'envie de faire leur jardin. Il est membre du comité de sélection des Journées des plantes du domaine de Courson, au sud de Paris. Un rendez-vous couronné d'un succès grandissant année après

année et auquel il participe depuis l'origine. L'édition 2008, les 14, 17 et 18 mai, accueillera un jardin d'essai autour du thème des Lumières pour lequel de jeunes talents ont été appelés à concourir. Organisée avec le concours de l'Observatoire des tendances du jardin, l'opération a reçu le soutien de l'enseigne Jardiland qui a été priée d'éditer pour ses boutiques les créations les plus réussies. Louis Benech apporte

également un soutien actif à la fondation La Source du peintre Gérard Carouste. Il présidera cette année le jury du Festival des jardins de Chaumont-sur-Loire, non loin de Blois, qui se déroule jusqu'au 19 octobre et dont le thème, « Des jardins en partage », ne pouvait le laisser indifférent...

www.domaine-de-courson.fr
www.chaumont-jardins.com